

The Grand Budapest Hotel
Surprenant voyage en terrain familial
***L'hôtel Grand Budapest*, États-Unis / Allemagne, 2014, 1 h 39**

Maxime Labrecque

Numéro 290, mai-juin 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71807ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Labrecque, M. (2014). Compte rendu de [*The Grand Budapest Hotel* : surprenant voyage en terrain familial / *L'hôtel Grand Budapest*, États-Unis / Allemagne, 2014, 1 h 39]. *Séquences*, (290), 42–43.



The Grand Budapest Hotel

Surprenant voyage en terrain familier

Réunir des acteurs talentueux, des décors épatants et une histoire captivante n'est pas garant du succès d'un film. Le défi consiste souvent à faire tenir le tout ensemble en y ajoutant une touche particulière qui provoquera l'enchantement des spectateurs. Wes Anderson, plus que Tarantino, Kubrick et Jeunet, possède une signature facilement identifiable qui, après plusieurs films similaires, pourrait devenir convenue et banale. Cela dit, avec son plus récent film, tout en faisant preuve d'une indéniable constance stylistique, Anderson parvient à se renouveler et à livrer une œuvre d'une grande qualité.

Maxime Labrecque

Lorsqu'on regarde un film d'Anderson et que l'on connaît le moindre de son univers, c'est avec un chaleureux réconfort – ou un profond ennui, selon le cas – que l'on retrouve sensiblement le même noyau d'acteurs, un peu comme chez le regretté Alain Resnais, entre autres. Mais chez Anderson, c'est également tout un ensemble de codes visuels et artistiques qui marque son style. En ce sens, **The Grand Budapest Hotel** ne fait pas exception. Si l'œuvre trouve indiscutablement sa place au sein de la filmographie du réalisateur, elle se démarque tout de même du lot en vertu de son histoire soutenue qui, malgré bien des pirouettes narratives, demeure plutôt « classique ». Cela n'est pas dit avec mépris, il faut bien le noter, mais force est d'admettre que, pour ce dernier film, l'intrigue prend bien souvent le dessus sur les personnages alors qu'auparavant, c'était plutôt l'inverse qui se produisait. Ce n'est pas que ses précédents films ne possédaient pas d'intrigue. Toutefois, dans la plupart

des cas, on avait l'impression que celle-ci n'était qu'une légère trame de fond, une sorte de prétexte pour présenter des personnages généralement complexes, incongrus et troublés. Voilà qui explique possiblement pourquoi tant de gens n'aient pas apprécié **The Life Aquatic with Steve Zissou**, par exemple, car la quête annoncée – trouver le requin-jaguar et venger la mort d'un ami cher – n'y est finalement qu'accessoire. Ce qu'on y présente réellement, c'est tout un univers magnifiquement orchestré où relations interpersonnelles troubles, malaises et parenthèses cocasses s'amalgament. Dans **The Grand Budapest Hotel**, donc on retrouve certes une pléthore de personnages colorés, mais ceux-ci, pour la première fois semble-t-il, sont au service de l'intrigue et non l'inverse.

Pour une rare fois aussi, il fait bon voir Ralph Fiennes dégourdi et badin, dans le rôle de Monsieur Gustave. Charmeur et élégant, Fiennes revêt son costume violet avec aisance et sa

photo : Des personnages colorés au service de l'intrigue et non l'inverse

performance est aussi marquante que l'odeur de son parfum « L'air de panache » est persistante. Il est aussi fascinant de constater à quel point le ton peut changer radicalement au sein d'une même phrase. En effet, il n'est pas rare que Monsieur Gustave, s'exprimant dans un langage soutenu, brise son élan lyrique pour placer quelques jurons et insultes. On sent poindre par moments le personnage ambivalent de Harry que Fiennes incarnait dans le film *In Bruges* (2008) de Martin McDonagh. Si le contraste peut parfois être abrupt, dans l'ensemble, cela vient surtout ajouter du caractère et une certaine authenticité au rôle. Au-delà de la performance remarquable de Fiennes, c'est aussi tout un microcosme de comédiens talentueux – certains n'étant là que pour une brève apparition – que l'on se plaît à voir évoluer à l'écran. Il en résulte une dynamique fort appréciable où le plaisir des comédiens, campés dans des rôles légèrement stéréotypés, est constamment palpable : Adrien Brody en héritier sanguin et contrôlant, Tilda Swinton en vieille aristocrate amoureuse, Willem Dafoe en homme de main froid et ténébreux... même Léa Seydoux en gouvernante française ingénue et Mathieu Amalric en valet nerveux y trouvent leur compte.

Le point d'entrée dans le récit est contemporain et nous plonge dans l'œuvre d'un auteur décédé que l'on voit ensuite vieillissant (Tom Wilkinson), puis plus jeune (Jude Law), en 1968, alors qu'il visite l'hôtel – désormais bétonné dans un style soviétique – et qu'il recueille les propos de l'ancien *lobby boy*, complice de Monsieur Gustave au début des années 1930. On apprécie la narration quasi enfantine qui nous permet de plonger dans le récit sans retenue et qui nous accompagne à travers les âges plus ou moins glorieux qu'a connus l'hôtel. Pour ce faire, le récit est découpé en cinq chapitres, avec un narrateur en voix off différent selon l'époque ou le point de vue adopté.

La direction artistique et la direction photo sont, on peut s'y attendre, impeccables et tout à fait conséquentes. Or, on peut parfois se lasser de ce style, comme ce fut le cas avec *Moonrise Kingdom*, où Anderson semblait s'autoparodier, embourbé dans les codes qu'il avait lui-même établis. Cependant, *The Grand Budapest Hotel* n'est pas qu'un pur exercice de style. Évidemment, on y retrouve une certaine symétrie à la Kubrick, de nombreux travellings latéraux et zooms in, une omniprésence de couleurs pastel légèrement délavées, quantité de maquettes animées, mais aussi, pour une rare fois, une douce neige quasi omniprésente. On croirait contempler un village de Noël animé sous le sapin, avec la montagne enneigée et le centre de ski. L'idée de placer l'histoire dans un pays est-européen imaginaire, le Zubrowka, vient de plus teinter le récit d'un certain exotisme où l'on décèle quelques emprunts polonais, tchèques et austro-hongrois. Cet écart colle bien à Anderson qui, d'ordinaire, préfère un décor *américain*. L'histoire évolue sur fond de Deuxième Guerre mondiale, avec des allusions parodiques au nazisme, dans un ton qui n'est pas sans rappeler celui de Chaplin; le noir et blanc, dans les scènes finales, vient d'ailleurs accentuer cette idée. Le film est rempli de scènes amusantes, notamment lorsqu'on aperçoit enfin Bill Murray qui initie une chaîne téléphonique dans les plus prestigieux hôtels de la région



Une mise en scène décalée

pour aider Gustave. Le montage, dans cette séquence, est tout simple, voire cabotin, mais permet une agréable parenthèse sans toutefois provoquer de digression. En outre, la musique d'Alexandre Desplat accompagne les images de manière fort juste et ponctue certaines scènes d'airs folkloriques enjoués ou de morceaux aux accents transylvains lugubres.

Même s'il est question de meurtres, de trahison, d'emprisonnement et de guerre, la touche personnelle de Wes Anderson, ses dialogues farfelus et, surtout, sa mise en scène décalée évitent de sombrer dans le trop sérieux. Les films d'Anderson sont certainement des comédies, mais aucun personnage ne rit à l'écran. Un certain contraste en résulte : Anderson aime traiter de sujets sérieux, mais il le fait de manière charmante, divertissante et absurde. On peut retrouver une telle analogie dans le film, alors que la pâtissière (Saoirse Ronan) camoufle des outils dans des gâteaux colorés. Au final, avec *The Grand Budapest Hotel*, le réalisateur prouve qu'il sait mener à bien une quête ambitieuse tout en demeurant fidèle à lui-même (et à ses fans, bien entendu).

■ **L'HÔTEL GRAND BUDAPEST** | Origine : États-Unis / Allemagne – Année : 2014 – Durée : 1 h 39 – Réal. : Wes Anderson – Scén. : Wes Anderson, Hugo Guinness, d'après le roman de Stefan Zweig – Images : Robert D. Yeoman – Mont. : Barney Pilling – Mus. : Alexandre Desplat – Son : Wayne Lemmer – Dir. art. : Adam Stockhausen – Cost. : Milena Canonero – Int. : Ralph Fiennes (M. Gustave), Tony Revolori (Zero), Adrien Brody (Dmitri), Saoirse Ronan (Agatha), Willem Dafoe (Jopling), Jeff Goldblum (Député Kovacs), Edward Norton (Henckels) – Prod. : Wes Anderson, Jeremy Dawson, Steven M. Rales, Scott Rudin – Dist. : Fox.